

En quoi les sciences de l'humain se distinguent-elles des sciences de la nature ?

Simon Laflamme
Doctorat en sciences humaines et interdisciplinarité
Université Laurentienne

À Alain Beaulieu,
en hommage à sa direction du CIRISH et à sa philosophie

1. Première question

L'appel à communication pose plusieurs questions. La première est formulée ainsi :

Doit-on attendre des résultats concrets de la recherche en sciences humaines ?

La réponse à cette question est oui et non. Oui, quand la finalité de la recherche est praxéologique, comme c'est le cas quand elle doit déboucher sur des campagnes de sensibilisation, réduire le décrochage scolaire, favoriser l'intégration des immigrants sur le marché du travail. Non, si tel n'est pas le cas. Sur ce plan, elle est comme la recherche en sciences de la nature : parfois sa finalité est tout simplement une meilleure intelligence des objets ou des phénomènes, parfois son objectif est de transformer le monde.

2. Deuxième question

Dans le prolongement de cette question, on peut en lire une autre :

Quelle serait la nature de ces résultats ?

Le mot « concret » pose problème, car on peut considérer qu'une amélioration de l'intelligence des objets et des phénomènes, si abstraits soient-ils, a quelque chose de concret. Entendons par « concret » ce qui est pratique, qui donne lieu à une intervention dans le monde. Alors, la nature de ces résultats serait de donner cours à une action humaine, d'agir dans le monde, voire de le changer. Or les sciences de l'humain font cela communément à la suite d'analyses, par exemple, sur la psyché, les relations humaines, le développement, l'apprentissage, la déviance, la morale, la culture, et cela, elles le font dans plusieurs disciplines.

La recherche action se veut une expression manifeste de cette dimension pratique des sciences de l'humain.

3. Troisième question

Il y a une troisième question :

Qu'est-ce qui distingue la recherche en sciences humaines de la recherche dans les sciences naturelles ?

3.1 De la similitude

Sciences de l'humain et sciences de la nature sont semblables en ce qu'elles répondent toutes deux à une épistémologie constructiviste. En effet, les objets de l'un et l'autre de ces champs analytiques sont dessinés par des modèles qui répondent à des théories, par des modèles qui s'ajustent à des observations et qui reconfigurent des théories.

Elles sont semblables aussi parce que les unes et les autres sont contraintes par la logique et que, en principe, elles n'admettent l'observation paradoxale qu'en l'inscrivant dans une dissertation logiquement organisée.

Elles sont encore semblables par le fait que les interprétations qu'elles livrent doivent être connectées à l'empirie. En philosophie comme en biologie, en mathématique comme en psychologie, la théorisation doit avoir un référent, si abstrait soit-il. Une théorie ne peut pas ne parler de rien. (Cela, au demeurant, distingue en partie l'art de la science, l'art étant dispensé de la contrainte du référent.)

Elles sont toujours semblables en ce que, dès lors qu'elles renvoient directement à l'empirie, elles commandent une vérification par observation. La psychologie a pour objet la *psukhê* (*ψυχή*), la physique la *phusikê* (*φύσις*), la géographie la *geographia* (*γεωγραφία*), la chimie la *khemeia* (*χημεία*). Théoriser dans ces sciences conçues autour d'un objet, c'est devoir respecter l'objet. Les disciplines moins immédiatement empiriques, comme la mathématique ou la logique, ont plus de latitude théorique, mais elles ne sont pas dispensées de se rapporter à un référent.

Sciences de l'humain et sciences de la nature doivent prouver ce qu'elles affirment, et cette preuve est contrainte par des considérations logiques et par un rapport au référent.

Les deux champs disciplinaires utilisent la notion de corrélation pour confirmer leurs assertions.

3.2 De la différence

Sciences de l'humain et sciences de la nature se distinguent par le fait que la trialectique des modèles, des théories et de l'empirie soit plus respectueusement observée dans les sciences de la nature que dans les sciences de l'humain, les théories, dans les sciences de l'humain ayant la vie dure parce qu'elles donnent lieu à des affections profondes et que leurs amants apprécient de les faire tourner sur elles-mêmes, les consolidant par la répétition plutôt que par la vérification. C'est ce qui fait, par exemple, que perdurent les théories de l'action qui s'alimentent à l'hypothèse d'un acteur rationnel par essence.

Dans les sciences de la nature, il est plus facile que dans les sciences de l'humain d'aller au-delà de la corrélation, en donnant cours, par exemple, à des démarches expérimentales. Certes, des raisons éthiques empêchent l'expérimentation dans les sciences de l'humain, mais les analyses de données qualitatives servent souvent d'expérimentations qui permettent de vérifier la teneur des corrélations qui sont obtenues lors, entre autres, d'analyses quantitatives.

Les modélisations dans les sciences de la nature admettent plus aisément que dans les sciences de l'humain la mathématisation. Il y a, certes, des théories mathématisées dans les sciences de l'humain,

dans les techniques de simulation, notamment, ou en économie ; mais la statistique sert beaucoup plus à la description qu'à la théorisation.

Les sciences de l'humain se distinguent des sciences de la nature quand leur finalité est herméneutique, qu'elles se donnent pour objectif de découvrir la signification déposée par une subjectivité dans une action, dans une œuvre artistique ou dans quelque récit. C'est là un exercice auquel s'adonnent la critique littéraire, la psychologie, la philosophie, la sociologie...

La démarche scientifique suppose l'abstraction. Les sciences de l'humain hésitent beaucoup plus que les sciences de la nature à créer des catégories abstraites, ce qui explique en partie le plus grand usage de la mathématique dans les sciences de la nature. Les sciences de l'humain tendent beaucoup à se coller à l'idée de subjectivité rationnelle, consciente ; elles craignent les théories qui prennent trop de distance par rapport à cette entité individuelle, quasi palpable, quoique idéale-typique.

4. Quatrième question

Quelle attitude particulière la recherche en sciences humaines implique-t-elle de la part du ou de la chercheur ?

Dans les deux cas, cette attitude doit être celle du respect de l'objet d'étude, de la quête de vérité au sens d'adéquation entre une théorie et ce dont elle parle, d'animation par un sujet pensant de cette dialectique entre une théorie et son objet ou son référent.

Dans les sciences de l'humain, il arrive que l'analyse porte sur des subjectivités. Une épistémologie erronée donne souvent à croire que cette observation de la subjectivité rend le travail analytique subjectif. On y oublie trop souvent que l'interprétation du subjectif ne peut être subjective. Pour les subjectivités dans leur socialité, il est possible qu'il y ait vérité au nom de l'affirmation de soi (la misogynie et le racisme, tout comme le féminisme et la xénophilie, par ailleurs, sont de cet ordre) ; pour les sciences de l'humain, il n'y a aucune vérité qui soit admissible au nom de la subjectivité de son auteur. Toute observation, toute interprétation doit procéder de contraintes méthodologiques et logiques ; les conclusions des sciences de l'humain comme celles des sciences de la nature sont la conséquence de procès de désobjectivisation.

5. Cinquième question

Le scientisme doit-il être évité en sciences humaines, et si oui, pourquoi et comment ?

Si l'on entend par « scientisme », la reconnaissance de la vérité scientifique dans la seule expérimentation, la réponse est que, oui, le scientisme doit être évité, et il doit l'être dans les sciences de la nature et dans les sciences de l'humain, car tout ce qui est assertion scientifique ne repose pas sur des expérimentations. Il existe un large pan de la science qui repose sur des corrélations, des déductions et des inductions qui ne peuvent donner cours à des expérimentations ou découler d'elles.

Si l'on entend par scientisme, la contrainte de ne reconnaître de vérité scientifique que dans la dialectique des théories et des référents, qu'au carrefour de modélisations entre des théories et des objets de théorie, alors, non, le scientisme ne doit pas être évité, pas plus dans les sciences de l'humain que dans les sciences de la nature.

Mais on peut admettre que la notion de vérité ait cours en dehors du champ scientifique, que quelque proposition soit tenue pour vraie par une subjectivité.

Mais, également, il faut s'empresse de reconnaître que la démarche scientifique n'est pas tout le savoir, que cette démarche sera toujours pauvre par rapport à la complexité du vécu psychique dans lequel interviennent conscience et inconscience, émotion et raison. La science ne sera jamais à même de prétendre à cette complexité. Et c'est très bien ainsi. La science n'a pas à vivre comme les acteurs sociaux, elle n'a pas à aimer, à haïr. Elle est science précisément parce qu'elle est loin du vécu, même si elle est à même de le prendre en compte et même de l'interpréter. Elle peut interpréter le vécu, mais elle ne peut être ce vécu.

La science de l'humain doit se maintenir dans le scientisme, tout en sachant qu'elle est à des lieux de la complexité de l'esprit humain. Et parce qu'il en est ainsi, la science peut informer des décisions, mais elle ne pourra jamais décider de ce qui doit être fait, car elle ne sera jamais capable de se substituer à un vécu humain animé par des considérations tout à la fois morales, affectives et rationnelles. Il faut craindre une science qui collerait à la subjectivité, car elle ne saurait plus renseigner les comportements, concevoir des vaccins, élever des édifices.

6. Conclusion

Sciences de l'humain et science de la nature sont fondamentalement semblables, avec quelques spécificités reliées à la dimension subjective de l'objet humain, à une résistance à l'abstraction et à l'affection pour les théories dans les sciences de l'humain.

Cependant, sciences et vécu ont peu à voir l'un avec l'autre. Au niveau mental, la science humaine sera toujours limitée par la rationalité, par l'obligation de la désobjectivisation ; la psyché humaine disposera toujours d'une infinie latitude associée à l'imbrication de la raison et de l'émotion, de la conscience et de l'inconscient.